

"Strange Attractor" a une sonorité moderne et rafraîchissante, mais revient aussi sur les glorieuses années 80. Était-ce un objectif défini dès le début de l'écriture des nouvelles chansons ?

C'est un résultat pas forcément volontaire. Je ne serais pas capable de le définir aussi précisément que vous l'avez fait. Nous avons tenté à trois reprises de produire cet album en sept ans. Bien que nous ayons toujours besoin d'un temps relativement long, c'était tout de même sacrément long, même pour nous. Sur un total de 24 titres, les chansons les plus sombres et un peu plus sombres ont finalement fait partie de l'album.

Comment s'intègre-t-il dans votre répertoire ?

Il est assez difficile de décrire sa propre musique sans se féliciter dans les termes les plus brillants. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est le meilleur album pop de tous les temps. Et par cela, il s'intègre parfaitement au reste de notre répertoire.

Comment décririez-vous l'atmosphère, la production et le ton général de votre décor ?

Imaginez-le comme un voyage spatial à travers l'univers d'Alphaville. Nous jouons généralement les titres de la plupart de nos productions, mais naturellement, nous nous concentrons sur notre nouvel album "Strange Attractor".

Le claviériste de longue date Martin Lister est décédé subitement en 2014. Était-ce une raison pour ces lenteurs de production ?

C'était une perte terrible pour moi. Non seulement musicalement, mais aussi personnellement. J'ai travaillé avec Martin pendant plus de 20 ans. C'était un musicien et compositeur génial, et une personne très amicale. Pour moi, l'idée qu'il n'est plus là est encore difficile à supporter. Cela a provoqué une cassure dans le groupe et je n'ai même pas essayé de la remplir. Mais je voulais que nous continuions notre route, même sans Martin.

L'album est-il devenu aussi sombre parce que vous avez traité sa mort à travers votre musique ?

Au moins, cela correspond à l'humeur et à l'image du groupe. Nous sommes tous très heureux de cet album et aussi très heureux que nous ayons eu Martin avec nous pendant si longtemps. La dernière chanson que j'ai écrite avec lui était "Beyond The Laughing Sky". C'est également la dernière chanson de l'album. C'est fou qu'elle soit devenue ce titre. C'est presque le monument de Martin. Mais nous ne lui avons pas dédié. J'aurai trouvé ça idiot parce qu'une telle perte doit être traitée différemment.

Sur le nouvel album, vous chantez "Sexyland". Où est-ce exactement ?

Vous ne pouvez plus le trouver, car cela n'existe plus. C'était autrefois un hangar porno dans la rue Martin Luther à Berlin. Ils y diffusaient des films, il y avait des cabines et des godmichets. Quand je suis arrivé à Berlin à la fin des années soixante-dix, il y avait partout des affiches "Big Sexyland" montrant une fille qui m'a beaucoup impressionné à l'époque. Dans la chanson, je parle essentiellement de ma vie à l'époque et comment j'ai vu cette fille pour la première fois sur l'affiche.

Cela vous perturbe toujours après tant d'années ?

Cela fait des années, mais 1979/1980 a été une période très intense pour moi. J'étais un petit punk sale et sans abri. C'était l'hiver, il faisait froid. Si je n'allais nulle part, j'achetais un ticket de métro et j'ai parcourais la plus longue distance la nuit – plusieurs fois dans les deux sens. Au dernier arrêt, l'affiche était accrochée. Je devais toujours sortir et attendre le retour du train. Puis je m'asseyais sur le banc, j'étais gelé et je regardais cette femme nue sur ce grand poster avec ce corps parfait. Cela a été gravé dans ma mémoire.

L'avez-vous jamais rencontrée?

Non, mais maintenant j'ai découvert son nom. Alphaville l'a commémoré avec la chanson. Son affiche était accrochée dans la ville depuis au moins 15 ans.

Et étiez-vous souvent à "Big Sexyland" ?

Je ne pouvais pas me le permettre financièrement !

Cela n'a pas dû vous prendre beaucoup de temps avant votre percée mondiale.

Parfois vous êtes au bord d'un changement qui bouleverse toute votre vie, et vous ne le savez pas. Je suis venu à Berlin sans argent, mais avec la conviction que je ferais mon truc. À l'époque où le rideau de fer et le mur existaient encore, Berlin était un endroit inspirant. Je suis toujours étonné qu'à cette époque plusieurs groupes notables comme l'Einstürzende, Neubauten et aussi Alphaville ait émergé.

"A Handful Of Darkness" est une chanson sur les enfants de guerre abusés. Pensez-vous que la musique peut changer le monde ?

La musique peut rendre le monde plus beau, mais ne le change pas. Je ne crois pas que l'art puisse changer quoi que ce soit. Mais l'art peut donner l'impulsion pour agir politiquement.

Votre idole était David Bowie. L'avez-vous rencontré de son vivant ?

Bien sûr. C'était un bon ami depuis le début des années soixante-dix. Je connais presque chaque titre et chaque texte par cœur. Je n'ai jamais essayé de chanter comme lui, mais parfois ça passe inconsciemment. Malgré toute la tristesse que j'ai ressentie quand j'ai appris la nouvelle de sa mort, je ne peux pas la comparer avec la perte de notre claviériste Martin Lister. C'était un compagnon de longue date, que je respectais énormément et nous étions très proche de différentes manières.

Travaillez-vous avec les artistes pop actuels ou est-ce que vous vous isolez du monde extérieur pendant l'écriture ?

Je suis très intéressé par les choses actuelles. Surtout sur la scène indépendante, car il y a toujours de la nouvelle musique. De nouvelles opportunités s'ouvrent. Mais dès que je vais en studio, je suis complètement insensible aux conseils ou aux influences extérieures. C'est un processus très introverti, exactement le contraire de ce que vous faites en vous tenant debout sur une scène. Vous essayez tout ce que vous pouvez pour faire avancer les gens. Ce sont les deux polarités entre lesquelles on oscille en tant qu'artiste. En studio, on est une sorte de terroriste de sa conviction et sur scène on est plus comme une prostituée.

Votre image en tant qu'artiste a-t-elle changé ? Au début de votre carrière, vous avez mis beaucoup d'accent sur la fraîcheur.

Je veux toujours être cool ! Cool signifie aussi traiter les choses artistiquement avec une certaine distance. Et je pense que la distance est bonne.

Donc vous êtes une pop star intouchable ?

Je ne suis ni intouchable, ni une pop star. Je me vois comme un artiste. Une pop star est quelqu'un qui a un single N°1 dans les charts, mais je n'en ai pas en ce moment. Et je n'aime pas être « touché » par des étrangers.

Avez-vous gardé vos articles "Bravo" du passé ?

Non. Il y a des gens qui ont des archives, donc je n'ai pas à m'inquiéter de cela. Je ne cherche pas non plus ce genre de passé. Mais j'ai gardé mes propres dossiers, comme des journaux intimes et des albums photo. Cela me donne plus à lire que de vieux articles.

Vous êtes dans l'industrie de la musique depuis plus de 30 ans maintenant. Comment survivez-vous dans cette entreprise en évolution rapide ?

Vous avez besoin de talent et beaucoup de chance. Sans la chance, vous n'aboutirez à rien. Le fait que nous soyons présents depuis si longtemps est sûrement dû au fait de nous apprendre de nos erreurs. Nous avons eu la chance d'écrire quelques tubes mondiaux. Rien que cela vous permet de rester dans le business. Quand on sort un album tous les quatre ou cinq ans comme on le fait, on a toujours l'impression d'un demi-comeback et c'est un désavantage bien sûr. Mais en même temps, les gens sont aussi très intéressés.

Le groupe a eu sa popularité la plus importante dans les années 80. Comment décririez-vous la réaction du groupe au niveau international depuis lors ?

Nous avons eu un bon début dans les années 80 et nous jouissons d'une popularité constante depuis, principalement grâce aux tournées constantes dans le monde entier depuis le milieu des années 90.

Avec la musique électronique qui prend de l'ampleur, dans quelle mesure avez-vous l'impression qu'Alphaville a aidé à poser les bases sur ce qui se passe de nos jours ?

À mon humble avis, la musique électronique n'a jamais vraiment disparu de la scène musicale. C'est un courant qui continue depuis sa création dans les années 70 avec des groupes comme Kraftwerk, Neu! ou Cluster et il est encore en développement et couvre un spectre musical énorme, représenté par divers groupes tels que Empire Of The Sun, Wolfsheim, Atari Teenage Riot, Capitales, Ladytron, Pop Icona, Crystal Castles et ainsi de suite. Alphaville dans son état embryonnaire faisait partie de ce mouvement, mais déjà avec notre premier album, nous avons créé notre propre sphère musicale. Pour évaluer dans quelle mesure nous avons influencé certains de nos collègues, je laisse volontiers faire les autres.

Vous avez sept enfants. Jouent-ils d'instruments de musique et veulent-ils suivre les traces de leur père ?

Non, deux de mes enfants ont joué d'un instrument, mais c'est plus un passe-temps. Mes enfants ont des intérêts complètement différents. Ils pensent que c'est cool d'avoir un père musicien, mais leurs intérêts sont ailleurs.

A propos de la famille, tout votre argent part-il en pension alimentaire étant donné que vous avez eu vos enfants avec quatre femmes différentes ?

Non, pas tout mon argent et je n'en ai plus autant que ça maintenant. Je ne suis pas comme Jay-Z qui peut tout se permettre, comme reprendre "Forever Young" par exemple. Mais l'argent n'a jamais été la raison pour laquelle j'ai fait de la musique. Ce serait une idée assez folle. Mes motivations étaient un peu plus honorables.

"Forever Young" a toujours été un incontournable de votre répertoire. Quelle était votre opinion sur les versions dont vous parlé ?

Nous nous sentons toujours flattés lorsque d'autres artistes reprennent certaines de nos chansons. Néanmoins, d'un point de vue artistique pour moi, la plupart de ces versions sont creuses. Mais il existe de grandes exceptions, comme l'interprétation de "Big In Japan" par la chanteuse norvégienne Ane Brun ou la merveilleuse performance de Beyoncé "Forever Young" lors de la tournée de 2012.

Pourquoi pensez-vous que cette chanson continue de résonner auprès d'autant de générations ?

"Forever Young" est un véritable phénomène à cet égard. Peut-être qu'il délivre des interdépendances subliminales avec des thèmes sociaux, politiques ou philosophiques, non seulement maintenant, mais depuis le moment depuis sa sortie. Je ne me serai jamais attendu à avoir un tel impact lorsque nous l'avons écrit en 1983. Apparemment, c'était un choc glorieux d'inspiration, d'instinct et de sérendipité.

En parlant de "Forever Young" qui est à ce jour le plus gros succès d'Alphaville, comment vous sentez-vous avec le fait de vieillir ?

Pas bien... comment le gérer sereinement ? Vieillir, c'est de la merde. Cela m'agace de me fatiguer aussi vite, de ne pas être aussi en forme qu'auparavant et d'autres restrictions de toute sorte. Mais cela ne peut pas être changé, alors pourquoi devrais-je m'en faire ?

Pouvez-vous nous raconter l'histoire derrière l'autre grand tube "Big In Japan" ?

C'est une sorte de substance autobiographique de mes premières années à Berlin pendant la guerre froide, quand le rideau de fer a divisé la ville en deux blocs : Est et Ouest. Et le "Japon" n'est qu'une métaphore pour un rêve de communion.

Quelle est la prochaine étape pour Alphaville ?

En plus des concerts déjà planifiés, nous en jouerons quelques autres en Allemagne. Et contrairement à mes habitudes, j'écris déjà des chansons pour un nouvel album. Je suis très optimiste pour une production au début de l'année 2018. Le titre de travail est "Thunderbaby", car il semble que le voyage ira vers une veine orchestrale plus grande.